

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,

UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Vahé Ochagan, ONCTION

HAMASDEGH

Le Cavalier blanc

*Traduit de l'arménien par
Houri Ipékian*

Parenthèses

EN COUVERTURE :

Alfons Alt, *L'Apparition*, série « Equidae », tétraptyque, altotype 89 × 116 cm, 2002 [collection particulière].

REMERCIEMENTS

L'Éditeur tient à remercier Annie Kambourian qui nous a confié le tapuscrit original de cette traduction.

7

HAMASDEGH

[Hampartzoum Gelenian, Kharpert, 1895 - Los Angeles, 26 novembre 1966]

« Je suis né en 1895 dans le village de Pertchendj. C'était un des villages importants de la région de Kharpert, habité à la fois par des Arméniens et par des Turcs. Les Arméniens vivaient dans un quartier à part, ils étaient cultivateurs ou artisans. Avec les montagnes au loin pour frontière, le village a été le monde de mon enfance et de mon adolescence, avec sa grande église, son école, ses activités, ses tourments et ses saints qui vivaient dans ses murs. Une singulière intimité liait les saints, les astres et les paysans, et moi, aujourd'hui encore, je me laisse aller à dire que le ciel de ce village était autre, tout comme étaient autres ses habitants. De longues, très longues années ont passé et je me souviens très clairement de chacun des morceaux détachés du pont de pierre, du corbeau qui se balançait sur le peuplier ou de la page de l'hymnaire de l'église sur laquelle de l'huile bénie avait coulé. Et, pourquoi pas, des filles du village qui réchauffaient nos émois d'adolescents et enflammaient nos premiers rêves.

Après l'école du village, je suis allé au collège central de Meziré. Là, mon horizon n'était plus la ligne bleue des lointaines montagnes, mais la littérature arménienne qui venait du Caucase ou d'Istanbul¹. »

Et, en effet, le directeur de son école l'encourage à écrire. En 1911, au moment de terminer son cycle d'études, Hampartzoum Gelenian enseigne pendant un an dans une école de village. En 1913, répondant à l'insistance de son père parti travailler temporairement en Amérique, il quitte ce qui est encore l'Empire ottoman pour le rejoindre quelque temps. Bien que tout soit très

¹ Extrait de l'autobiographie de 1945 publiée dans *Hairenik* (Boston).

TITRE ORIGINAL : *Սպիտակ ձիադերը* [*Spitak Tsiavore*], BOSTON, 1952.

COPYRIGHT © 2019, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

WWW.EDITIONSPARENTHES.COM

ISBN 978-2-86364-295-5 / ISSN 1626-2344

différent, le jeune homme, avide de savoir, tout en apprenant un métier pour subvenir à ses besoins, suit des cours, élargit le champ de ses lectures et se crée une importante bibliothèque personnelle.

« Ma proximité avec le quotidien *Haïrenik* et son environnement a été une des raisons qui m'a permis de me remettre à l'écriture. » Il va ainsi collaborer régulièrement dès 1917 avec le journal arménien de Boston. Il y publie des poèmes et des chroniques, et très vite ses écrits suscitent l'intérêt.

Vivant à Medford, dans la banlieue de Boston, il exerce le métier de zincographe, ce qui ne l'empêche pas de fréquenter assidûment la rédaction de « son » journal, sa « petite Arménie », qui est très vite devenu une pépinière de nouveaux talents. Le jeune écrivain affectionne la vie retirée et discrète, fuyant les honneurs ; il écrit dans un « coin » de l'Amérique : « J'aime ce coin, il est paisible et douillet comme le nid d'un oiseau. » Aux États-Unis il se fera une place dans certains milieux intellectuels et quelques-uns de ses textes vont même inspirer des œuvres du compositeur américain Alan Hovhannes.

C'est en 1915, soudain privé de sa patrie, après la disparition de toute sa famille pendant le génocide des Arméniens, qu'il prend pour nom de plume Hamasdegh [Constellation], formé par les premières syllabes de son prénom Hampartzoum, et ceux de ses frères, Asdour et Eghia. En 1922 débute le supplément littéraire mensuel *Haïrenik Monthly* dans lequel paraissent en feuilleton, des nouvelles — *Le village* [Գիւղը, Boston, 1924], *Pluie* [Սննդի, Paris, 1929], *Nazar le Brave et treize autres nouvelles* [Քաջն Նազարն 13 սպաննուածքներ, Le Caire, 1955] — et son grand roman *Le Cavalier blanc* [Սպիտակ ձիւնը] de 1931 à 1933 publié plus tard en deux volumes (Boston, 1952), puis *Oratoire* [Միօթարարն, Beyrouth, 1957]. De nombreuses œuvres sont dispersées dans plusieurs revues littéraires, dont *Piunik* (Boston), *Pakine* (Beyrouth).

Écrivain fécond à la langue fluide et riche en images, il recrée un univers qui s'étend des États-Unis à l'Anatolie à la recherche d'un paradis perdu. Hamasdegh ne s'est jamais fait à l'idée de la perte du pays. Le village absent se précise dans sa mémoire, avec comme source d'inspiration les montagnes et les vallées qui permettent de se souvenir de ceux qui ne sont plus.

Fin observateur et photographe, sa plume est alerte, précise et inventive, avec une économie de moyens pour rendre une atmosphère. Et toujours l'intrigue et les événements viennent révéler le caractère des personnages.

8

9

Entre 1928 et 1930, il entreprend un grand voyage, de Paris à la rencontre des écrivains et des courants de pensée, au Moyen-Orient au contact des réfugiés arméniens. Il tient à voir les routes de la déportation jusqu'aux lieux des massacres et à la destination finale, Der es Zor dans le désert syrien. Il en revient bouleversé. *Le Cavalier blanc*, dédié à son épouse Serpouhi, originaire de Amassia, doit beaucoup de son inspiration à ce voyage.

~

La traductrice, Hourï IPÉKIAN (Téhéran 1919, Paris 1980) est une poétesse arménienne d'expression française. Après avoir publié ses premiers courts poèmes en arménien dans la revue *Haïrenik* de Boston (qui est aussi l'occasion d'engager une correspondance avec l'écrivain Hamasdegh), elle entreprend des études de lettres, de pédagogie, de linguistique et d'arménologie à l'Université libre de Bruxelles (1937-1941) où elle obtient son agrégation. Elle publie tour à tour deux recueils poétiques, *Couleur de temps* (Bruxelles, Les Auteurs associés, 1944), suivi de *Sonate* (Liège, Soledi, 1945), « poème inspiré de la Sonate en si bémol mineur op. 35 de Frédéric Chopin, interprétée par Serge Rachmaninoff ». Ce long poème est dédié à son père, Kaspar Ipékian (1883-1952), fondateur et animateur des principales institutions culturelles et d'enseignement arméniennes du Liban. Elle sera missionnée à Beyrouth en 1947 pour enseigner à l'École supérieure des lettres françaises et, dans le cadre de la Mission culturelle française, organiser et diriger l'épreuve d'arménien au baccalauréat.

Se fixant définitivement à Paris en 1952, elle partage ses activités entre la présidence de l'association caritative Croix bleue des Arméniens de France, l'enseignement, l'écriture et la traduction. Une pièce de théâtre, *Leningrad, par hasard*, reste inédite. Dotée d'un rare talent oratoire, elle enflamme ses auditoires par un engagement sans faille pour la défense de l'identité et des territoires arméniens. Victime d'une cabale de nature politique, elle renonce à toute activité publique dans les années soixante-dix.

~

La présente traduction a été réalisée du vivant de Hamasdegh et cette version destinée à l'adaptation française a été établie en concertation avec l'auteur.

CHAPITRE I
MARDIK ET ZEYNAB

Pertag était un village d'églises et de moulins. Il était réputé pour sa vieille forteresse arménienne et ses abricotiers. La forteresse était posée sur la montagne comme une couronne dépouillée de ses gemmes.

Quand il eut sept ans, Mardik se trouva à l'ombre de cette forteresse en ruine, aux côtés de la chèvre de sa tante paternelle. Ses pieds étaient nus et il portait une culotte rouge criblée de trous.

Il aimait s'étendre sur le dos, sous les abricotiers en fleurs de la forteresse et rêver d'une fronde ou d'une flûte. S'il avait eu une fronde aux cordes multicolores, il aurait pu lancer sa pierre du pied de la forteresse jusque dans le nid d'une vieille cigogne, juché au sommet d'un mûrier près du moulin. Mardik s'était initié à la beauté des couleurs en observant les chaînes de tissage de Bédou le tisserand et les oiseaux. Souvent, quand Bédou le tisserand étendait sur la route de la forteresse ses chaînes rouges, blanches et bleues aux tons nuancés, Mardik se tenait à côté de lui avec sa chèvre et regardait ; parfois même, il l'aidait en rapprochant les pelotes de différentes couleurs. En ce temps Mardik avait sept ans, il portait une perle bleue à son oreille gauche.

Il était orphelin. Sa tante disait que la maison contiguë à l'église appartenait à son père. Elle était en ruine depuis longtemps, il n'en restait que les murs effondrés dont les fenêtres subsistaient encore, ainsi que le pilier noir du foyer, à moitié enseveli sous les décombres.

— Oui, mon fils, disait la tante, l'église fut construite, mais votre maison a été réduite en poussière et en cendres.

Mardik ne comprenait pas grand'chose aux paroles de sa tante. Néanmoins, ce n'était un secret pour personne, tout le village savait que le destructeur de la maison des Marout était l'architecte qui avait bâti l'église, Ousta¹ Sarkis : homme féroce, bestial, taciturne et souvent ivre. En sa présence, les maçons n'osaient frapper avec assurance leur marteau sur la pierre car, rien qu'en entendant le coup, Ousta Sarkis savait s'il avait affaire à un tailleur capable ou non. Il lui suffisait de jeter un coup d'œil de loin pour pouvoir dire si la mesure

¹ Ousta : titre qu'on donne à un homme considéré comme maître dans son art.

avait été prise trop courte ou trop longue. On racontait que l'imagination d'Ousta Sarkis devenait encore plus flamboyante quand il était saoul. Il incarnait une curieuse plaisanterie de la nature, dotée d'une puissance géniale.

Les paysans racontaient qu'il avait une fois, fait démolir tout un mur à peine terminé, parce qu'il y avait discerné une pierre mal taillée, que des maçons, ayant plus de quarante ans d'expérience, ne parvinrent pourtant pas à découvrir.

— Vous n'êtes pas des maçons, vous autres. À Istanbul, vous ne pourriez même pas être barbier dans un bain public, hurlait-il souvent à ceux qui travaillaient sous sa direction.

Si Ousta Sarkis n'avait pas été Arménien, il serait à coup sûr devenu un grand militaire. Il portait un lourd manteau qui lui tenait lieu de matelas quand, ivre mort, il tombait et s'endormait le long d'un mur.

En ce temps-là, la mère de Mardik était une nouvelle mariée d'à peine quarante jours et portait encore le voile.

En travaillant au mur de l'église, Ousta Sarkis avait, à plusieurs reprises, aperçu cette toute jeune femme aux doigts teints de henné, au long pantalon bouffant et sombre, parée comme un bouton de rose.

Elle aussi avait vu, du toit de sa maison, les murs de l'église qui s'élevaient de jour en jour et Ousta, debout sur leur crête, lui avait paru grand comme un saint. Car, pour les femmes du village, Ousta était aussi puissant qu'un saint, puisqu'il pouvait, en quelques coups de marteau, élever une église.

Et voilà qu'un matin, tandis que la jeune épouse étendait du linge sur le toit, Ousta aperçut son visage découvert : ce fut comme un coup de foudre.

Le même jour, il franchit le seuil des Marout et leur lança un salut amical. Or, à cette époque le village entier ne jurait que par Ousta Sarkis, constructeur de l'église. Comme des perles fines, les habitants déposaient à ses pieds leurs meilleures louanges, les vins et les sirops.

Le jeune époux, Stépan, était en train de hacher, dans la cour spacieuse, les feuilles de mûrier qu'il avait rapportées pour ses vers à soie. Sa femme Mariam rassemblait les feuilles, en soulevant les coins du drap qu'elle tenait de ses doigts teints.

— Sois le bienvenu, Ousta ! s'écria Stépan.

Mariam offrit au visiteur un siège auprès du puits. Ousta questionna Stépan sur les vers à soie, puis lui parla des nouveaux procédés de culture pour les cocons appliqués avec succès à Tigranakert. Entretemps, la jeune mariée préparait avec entrain et art une collation en l'honneur du « saint », constructeur de l'église.

Elle servit du beurre, des figues sèches, des choux en saumure, des noix décortiquées et du vin.

Stépan se sentait tout heureux de ce que Ousta Sarkis fût entré aussi simplement chez lui. Mariam aussi s'en était réjouie, jusqu'au moment où elle avait senti le regard d'Ousta transpercer son corps et envelopper tout son être, comme l'ombre de l'église.

Mariam s'était alors réfugiée à la cuisine. Un nuage, beau comme l'église, grand et pesant comme elle, venait de se poser sur son âme. Les yeux bovins d'Ousta Sarkis avaient fait sur elle l'impression du temple d'un saint puissant et terrifiant qui exigerait le sacrifice : un mangeur d'hommes sous l'aspect d'une idole dorée aux yeux de diamants, la tête recouverte de pierres précieuses. Pour la première fois de sa vie, Mariam avait ressenti l'effroi de l'attrait redoutable d'un regard brûlant de désir.

Peu après, son mari l'appela, car le verre du visiteur ainsi que le sien étaient vides. Ousta ne quittait pas des yeux la porte de la cuisine attendant de voir le vin réapparaître avec la jeune mariée.

~*~

Le jour suivant, Stépan était allé aux champs pour couper des feuilles de mûrier. Après avoir donné le grain aux poules, Mariam avait refermé la porte de la cour et, son voile retiré, elle peignait ses longs cheveux. Sans savoir pourquoi, elle repensa à la visite d'Ousta et à l'expression de son visage au moment où il avait vidé son verre. Soudain, elle entendit un bruit de pas étrangers dans l'escalier qui menait au toit. À peine s'était-elle recouvert le visage de son voile, qu'elle vit apparaître Ousta dans la cour ; une ombre de vautour.

Elle était seule, sans défense. Elle voulut crier. Mais quelque chose semblait retenir sa voix et, en même temps, c'était comme si Ousta lui-même venait à son secours.

— N'aie pas peur, ma fille, dit Ousta en s'approchant. Votre vin était délicieux, je suis venu le goûter de nouveau.

La jeune mariée, confondue par cette terreur inconnue, voulut se convaincre qu'Ousta était réellement venu pour le vin.

— Ah, je m'y connais ! Où sont vos jarres ? demanda Ousta, donnant à son visage une expression d'animal paisible. Il semblait être un esprit puissant des montagnes, avec des sabots et une figure de cheval.

— Viens ma fille, n'aie pas peur. J'aime à puiser le vin à même la jarre ; oh, quelques verres seulement. Votre vin est si bon !

Ousta essayait de l'entraîner à l'intérieur de la maison. « Si je criais ? » pensa-t-elle, mais alors les voisins accourraient et ce serait le scandale... Ousta serrait la main de la jeune femme avec la force d'un